

Les marchands de la rosée Une approche des brocantes de Tôkyô

Françoise Champault*

Nous sommes toujours placés devant ce choix : rompre avec le passé même récent ; ou conserver mais jusqu'à quand ? – des vieux habits, des vieilles choses qui tinrent une place dans notre existence et sont pour nous comme des amis défunts.¹

Exotisme

La tradition ne finit pas d'être réinventée et les exotismes souvent se croisent. Quand je suis arrivée pour la première fois au Japon - c'était en 1982 - j'avais été un peu déçue par la modernité de la ville et des gens, moi qui m'étais nourrie des films de Mizoguchi ou d'Ozu et qui avais eu comme livre de chevet L'Eloge de l'ombre de Tanizaki. Je ne m'attendais pas pour autant à rencontrer des samurais, comme on me l'a une fois demandé avec quelque inquiétude. Je me souviens de cette question exceptionnelle à cause de son aspect surprenant mais aussi parce qu'elle me semble à l'image de ce qu'était la société alors. Il restait des personnes nées à l'époque de Meiji (1868-1912), qui, si elles n'avaient pas connu elles-mêmes l'ancien monde féodal, avaient eu des parents ou des grands-parents y appartenant. En 1982, les gens craignaient parfois de projeter à l'étranger une image désuète, souci qui a disparu aujourd'hui. Les « vieilleries » autochtones n'intéressaient guère. Je ne m'attendais pas à rencontrer dans la rue des hommes avec les cheveux relevés en chignon sur la tête, bien sûr que non, mais venant de Paris avec ses immeubles pluricentenaires, même si je savais les tremblements de terre, les constructions en bois, tout cela, j'avais espéré malgré moi qu'il resterait davantage de traces du passé dans la ville. Mais ce que je voyais partout c'était le goût de la nouveauté et celui de l'Occident. Le Japon était en pleine croissance économique, allait de l'avant, et je ne trouvais sans doute pas la ville de Tôkyô aussi « japonaise » que mes préjugés, mon absence de connaissances me l'avaient fait rêver.

J'ai donc eu l'impression de tomber dans un de ses replis que le temps n'atteint pas, la première fois que je suis allée dans un marché aux puces. C'était au sanctuaire Tôgô dans le quartier de Harajuku. Harajuku est un quartier de jeunes, branché, et le contraste était grand avec l'atmosphère de ce dimanche-là dans le sanctuaire. Même si je connaissais de nom

1 Claude Lévi-Strauss. *Regarder écouter lire*. Paris. Plon. 1993. p.167

* フランソワーズ・シャンポー
埼玉大学教養学部教授、ヨーロッパ文化

l'amiral Tôgô, je n'avais pas réfléchi au fait que l'histoire de ce sanctuaire est pour le moins récente, puisqu'il a été construit et dédié au personnage, transformé en divinité tout juste six ans après sa mort, en 1940, donc en pleine guerre du Pacifique. Les implications nationalistes du lieu m'avaient donc également échappé. Quand on parle de temple ou de sanctuaire (l'habitude veut que l'on désigne par le premier terme un lieu bouddhique et par le deuxième un lieu shintô. Bien que ce distingo me semble spécieux, j'en garde l'usage), cela ne désigne pas seulement une construction architecturale. Dès que l'on a franchi un portail, *torii*, pour les sanctuaires, *mon*, pour les temples, portail qui marque la frontière entre le monde sacré et le monde profane, on est « à l'intérieur », c'est-à-dire dans ce qui prend généralement l'allure d'un parc car il y a toujours des arbres. Le marché aux puces de ce dimanche de 1982 se tenait donc dans le parc du sanctuaire Tôgô. L'allure des marchands, très décontractée, changeait agréablement de l'uniforme en complet bleu marine des *sarariman* (*salary man*) de l'époque, mais aussi des impératifs de la mode de la jeunesse. Les stands présentaient, généralement sur des bâches à même le sol, de la porcelaine d'Imari, des céramiques, des objets de la cérémonie du thé, des *netsuke*, des gardes de sabre, des statues bouddhiques, des *tansu*, des rouleaux peints, des kimonos, toute la smala des porte-bonheur nippons.... Un véritable voyage dans le passé. Je ne doutais pas d'être dans un lieu et un moment qui s'inscrivaient dans la continuité d'une longue tradition. Le calme qui régnait accentuait encore cette impression.

Les marchés aux puces n'avaient en réalité commencé sous cette forme que cinq ans auparavant, et dans le cas précis du Sanctuaire Tôgô, ce n'était que la troisième année qu'ils s'y tenaient, le premier et le quatrième dimanche de chaque mois.

Le terme de marché aux puces, en japonais *nomi no ichi*, avait été créé sur le modèle du français. Dès le début de ces marchés, l'accent avait été mis, dans la publicité qu'on leur avait faite, sur leur caractère « international ». Le mot « international » ne désignait pas la variété des provenances des marchandises, mais on voulait dire par là qu'il y avait beaucoup d'étrangers (étrangers encore peu nombreux à l'époque) parmi les clients. Ce qui m'avait semblé être la marque d'une « japonitude » était davantage la marque d'une certaine naïveté de ma part qui m'avait fait assimiler vieilles choses et tradition, et qui m'avait fait inférer du calme ambiant un lien avec un lointain passé ou peut-être le signe d'une histoire agonisante.

Le début des marchés aux puces

Les jours de fête, *ennichi*, sont textuellement des « jours de lien », c'est à dire de lien entre les divinités et ce monde. Et comme commerce et religion forment un couple indissociable, ils se traduisent par l'organisation de marchés où l'on vend des sucreries, des brochettes de poulet, des jeux pour les enfants, des porte-bonheur, des plantes en pot... et où des gargotes temporaires sont installées pour que l'on y mange et que l'on y boive de l'alcool. Ceux qui

tiennent les stands forains sont les *tekiya*, qui sont assimilés aux mafieux, *yakuza* ². A Kyôto, le jour de fête du Kitano Tenmangu semble avoir depuis fort longtemps accueilli des vendeurs d'objets anciens, de même que celui du Tôji. Ils se tiennent, dans le cas du premier, tous les 25, jour anniversaire de la divinité tutélaire du sanctuaire, le poète et politicien Sugawara no Michizane, (845-903) et dans le cas du deuxième tous les 21, jour anniversaire de la mort du moine Kûkai (774-835) . A Tôkyô, le marché qui se tient dans la rue à Setagaya, (Setagaya *boro-ichi*, le « marché aux chiffons de Setagaya ») les 15 et 16 décembre ainsi que les 15 et 16 janvier s'enorgueillit d'une histoire de quatre siècles. On y trouve bien entendu tous les stands de la fête foraine, tenus par les *tekiya*.

L'idée de Takehi Chûji (1921-2009), l'instigateur à Tôkyô des « marchés aux puces », était de rassembler un groupe de jeunes qui n'étaient pas liés aux *tekiya*, c'est à dire aussi un groupe dont les relations hiérarchiques de parenté fictive de type *oyabun-kobun* qui gouvernent le monde mafieux seraient exclues. Cela voulait dire que les nouveaux marchés n'auraient pas de rapport avec les anciennes périodicités de la fête, déterminées par des jours précis (le 25, le 21 etc.) mais se tiendraient selon un calendrier « moderne » : tel ou tel dimanche. C'est ainsi qu'a commencé en 1977 le premier marché aux puces de ce nouveau genre, au sanctuaire Nogi, sanctuaire inauguré en 1923 en l'honneur encore une fois d'un militaire, le général Nogi (1849-1912), célèbre ainsi que sa femme pour avoir suivi dans la mort l'empereur Meiji. Pourquoi le sanctuaire Nogi ? Il semble qu'un des membres du groupe de Takehi utilisait déjà un espace de ce sanctuaire pour y tenir des « réunions de recherche sur les costumes militaires ». Il avait ainsi pu servir de porte-parole pour entamer des négociations ³. Comme on le voit, le goût de la nouveauté n'excluait pas, dirions-nous, une certaine nostalgie.

Ces marchés, sans *tekiya*, et donc sans la turbulence de la fête foraine, sans vente de nourriture et sans alcool, ont fait florès et se sont implantés dans différents lieux sacrés, au départ sous le nom donc de *nomi no ichi* (marché aux puces). Mais cette appellation semble avoir été rapidement abandonnée, à cause de la mauvaise image des puces, insectes jugés sales et peu sympathiques. Le marché du sanctuaire Tôgô qui a pris fin l'année dernière a toujours gardé cette appellation, mais en utilisant une graphie qui ne voulait plus dire « puces », mais quelque chose comme « rendre beau ». Maintenant, le terme couramment utilisé est celui de *kottô-ichi*, marché aux *kottô*. Le registre sémantique du mot n'est pas entièrement positif, un de ses sens est celui de « choses vieilles n'ayant pas d'utilité ». L'expression *kottô-han*, riz *kottô*, qui désigne du riz cuit avec à peu près n'importe quoi, donne une idée de pêle-mêle. Toujours est-il que c'est le mot à la mode. Il se situe sans doute à l'intermédiaire entre le mot *garakuta*, le « bric-à-brac », le rebut dont justement on ne voudrait pas sur les marchés, et le monde des *kobijutsu*, « les objets d'art anciens », le monde des antiquaires chics. (A ce propos, une

² Sur les *tekiya* et les *yakuza* : Philippe Pons. *Misère et crime au Japon*. Paris. Gallimard. 1999

³ Takehi Chûji. *Seikatsu kottô gojûnen*. Tôkyô. Ribun shuppan. 1999. p.49

différence extérieure notable entre l'antiquaire chic et l'homme qui tient un stand aux puces est que le premier semble toujours porter une cravate, et le deuxième jamais. Sur les puces, je ne connais qu'une exception, mais c'est un vendeur que les autres ont l'air de trouver un peu bizarre. Il y aurait beaucoup à dire sur cette idée que l'habit fait le moine et que la bienséance vaille pour un homme qui vend des objets de prix, qu'il s'habille avec formalisme.) *Kottô* n'est pas un terme très ancien, autrefois on parlait seulement d'« ustensiles » *dôgu* (*cha-dôgu*, les « objets de la cérémonie du thé », contemporains ou chargés d'histoire) ou d'« ustensiles anciens », *furu-dôgu*. Les marchands des brocantes utilisent pour désigner leur profession, selon leurs préférences ou leurs aspirations, garde très haute, *ko-bijutsu*, garde moyenne *kottô* ou avec plus d'humilité *furu-dôgu*, exceptionnellement, sans façons, juste *furu-mono* « vieilles choses », mais il serait difficile d'en inférer quoi que ce soit sur la qualité de leurs marchandises. En tout état de cause, ces termes n'existent que sur les cartes de visite ou sur les enseignes des boutiques quand les marchands en possèdent, et ne sont pas employés dans la conversation où, si on éprouve la nécessité d'utiliser un mot pour désigner par exemple, un autre brocanteur dont on ne se souviendrait ni du nom ni de la raison sociale ⁴, on emploiera simplement le terme de *gyôsha* « homme du métier », valable pour tous les métiers en relation avec le commerce.

Le phénomène a été endigué par la crise, par un nouvel intérêt pour les antiquités et par un changement du système de ramassage des ordures, mais dans les années 80, on pouvait trouver dans la rue beaucoup de petits trésors. En 1983, des amis avaient organisé à l'Institut franco-japonais de Fukuoka une exposition à partir d'objets ramassés dans la rue. Ils avaient pu ainsi reconstituer un intérieur des années 20. Cette petite exposition avait d'ailleurs donné lieu à une sorte de happening imprévu. Mes amis avaient trouvé dans les poubelles un *butsudan*, autel bouddhique où sont installées les mânes des ancêtres, objet qui est censé être rapporté dans un temple si l'on n'en veut plus. La chose ayant été apprise, l'exposition avait vu arriver un défilé de vieillards qui s'excusaient et venaient brûler de l'encens devant le *butsudan*. Il s'agissait d'une époque charnière.

Accumulations temporaires d'objets toujours renouvelés et voués à la dispersion, les marchés aux puces n'ont certes pas vu le jour dans le but premier d'entretenir une mémoire, d'être des lieux de conservation, mais à des fins mercantiles ⁵. Toutefois leur caractère cyclique, quoique moderne, sans événement fondateur pour le justifier, vient nous rappeler que l'on va dans un ailleurs qui ne s'inscrit pas dans le quotidien. Il s'agit de lieux de passages et de moments passagers. L'organisation de marchés aux puces dans des lieux sacrés à Tôkyô a débuté au moment où le vieux monde était décidément aboli et où l'on pouvait donc commencer à vouloir s'en souvenir. La profusion d'objets qui a circulé à l'époque était due d'une part au

⁴ On désigne souvent les vendeurs par le nom de leur boutique, quand ils en possèdent une.

⁵ Sur la mémoire nationale : Pierre Nora. *Les lieux de mémoire*. Paris. Gallimard. 1997

désintéressent d'un grand nombre de personnes qui en étaient les détenteurs et d'autre part au nouveau pouvoir d'achat d'une autre catégorie de personnes, qui, elles, s'intéressaient justement à ce qui était considéré comme un rebut par la première.

Des puces libres !

Une autre forme de « marchés aux puces » a vu le jour avec la crise, dans les années 90 : les *furû-mâketto*, de l'anglais « flea market ». Ces marchés qui correspondent grosso-modo aux vide-greniers français, réunissent des non-professionnels (quand ils ont acheté, leur but premier n'était pas de vendre) qui cèdent leurs vêtements d'occasion, les vieux jouets des enfants, etc. Mais comme la langue japonaise ne fait pas la différence entre le « l » et le « r », beaucoup ont entendu parler de liberté alors qu'il s'agissait d'insectes sauteurs, et un néologisme anglo-japonais est né : « free market », plus politiquement correct, de meilleur aloi que les petites bêtes qui piquent. Je ne traiterai pas des *furû-mâketto*, mais il est notable qu'ils se tiennent dans des lieux profanes, jamais dans des enceintes sacrées. Il était sans doute hors de question pour les temples et sanctuaires de les accueillir, car ils ne véhiculent aucune image culturelle à la différence des *kottô-ichi*. Les organismes religieux, que cela soit les sanctuaires shintô –la religion autochtone– mais aussi les temples bouddhistes pour lesquels le lien semble moins évident, sont très liés à l'image d'une tradition japonaise. Les stands d'objets occidentaux sont aussi quasiment absents des brocantes qui se tiennent dans les enceintes sacrées. En japonais, les « antiquités occidentales » sont appelées *seiyô antikusu* (de l'anglais « antiques »), terme différent de *kottô*, qui marque donc une rupture de nature entre les objets japonais (ou plutôt extrême-orientaux car la Chine est représentée), et les objets occidentaux. En revanche, on trouve un certain nombre de stands d'objets occidentaux au marché qui a lieu les troisièmes dimanches sur l'esplanade de Kokusai Forum à Yurakuchô, espace résolument laïque. Comme son nom l'indique, il s'agit d'un forum, d'une place « internationale » (*kokusai*).

J'imagine que si aucun vide-greniers ne se tient dans une enceinte sacrée c'est aussi à cause de la trop grande pollution (sans valeur ajoutée culturelle) que cela représenterait d'un seul coup et de façon intempestive pour ces lieux. Il y a au Japon cette idée que l'accumulation (du temps, d'un lieu, des objets) entraîne une souillure dont il faut se débarrasser. Le temps se renouvelle, les noms d'ère sont changés (nous sommes en l'an 22 de l'ère Heisei), le sanctuaire le plus sacré du Japon, celui d'Ise est détruit et reconstruit tous les 20 ans à quelques mètres du précédent, un grand ménage se fait dans les maisons au nouvel an, moment auquel on rapporte au temple les amulettes de l'année pour qu'elles y soient brûlées. Il faut avec régularité jeter, abandonner, oublier. Et ce dont on ne veut plus est donc souillé. En ce qui concerne la fin récente du marché de Tôgô, le bruit a couru parmi les vendeurs que le nouveau responsable du sanctuaire trouvait que cela faisait sale, ces antiquailles, alors qu'il y a un renouveau de

cérémonies de mariage shintô et donc une nécessité accrue d'une image de pureté pour le sanctuaire.

Questions de goût

Le goût nouveau pour les antiquités, goût tout relatif, ne vient pas tant de la profusion des marchés (accueillis dans une trentaine de lieux à l'heure actuelle à Tôkyô), mais d'une émission de télévision, *nandemo kanteidan* « Expertises en tous genres ». Cette émission qui a commencé en 1994 est actuellement diffusée tous les mardis soirs de 21 heures à 22 heures. Le principe en est le suivant : des particuliers apportent un « trésor » en leur possession et indiquent le prix qu'ils lui attribuent. Des experts leur donnent à leur tour ce qu'ils estiment être la valeur du marché. Cette valeur présumée est révélée par un affichage progressif à partir du dernier zéro, ce qui donne un suspens à la façon d'un tirage de loterie. La réaction des intéressés est filmée en gros plan ainsi que celle de leurs familles. De 1995 à 1996, l'émission qui donnait aux spectateurs l'impression de pouvoir dénicher un trésor valant une fortune au fond de leurs placards, a fait beaucoup rêver dans le contexte de la crise. Elle obtenait 20% d'audience. Son succès est retombé, mais elle continue. Ses fidèles sont des personnes âgées. Les objets des anciens temps leur permettent sans doute de se laisser aller au plaisir de la nostalgie sans se sentir hors du coup, car l'émission est très clinquante et se sert de tous les ressorts des feux de la rampe. Les marchands des puces détestent tous cette émission qui semble n'avoir suscité aucune vocation. Ils lui reprochent d'avoir entraîné les gens à penser qu'ils pouvaient avoir des choses de grande valeur chez eux – et bien entendu cela ne facilite pas le commerce – mais aussi de manière générale des expertises selon eux très fantaisistes.

Dans les années 80, la plupart des Japonais qui venaient chez moi, dans mon petit appartement sans salle de bains mais avec objets anciens, me disaient « ah mais comme c'est exotique chez toi, on voit bien que tu n'es pas Japonaise ». J'interprétais en sous entendu : c'est pour ça que ça t'amuse, nous on s'intéresse à des trucs moins ploucs. J'avais l'impression qu'ils étaient beaucoup plus étonnés que flattés. Encore maintenant, il me semble toujours que le rapport aux objets n'est pas le même qu'en France, que le goût des antiquités ne se manifeste pas de la même façon au Japon, ou en tout cas à Tôkyô, et est quelque chose de moins répandu, de plus marginal, un truc de fanas, si ce n'est de fadas. De tous temps il y a eu des tremblements de terre et beaucoup d'incendies dévastateurs dans la ville d'Edo (l'ancienne Tôkyô) qui faisaient obstacle à la conservation des choses. Mais ces raisons me semblent très accessoires. Il y a au Japon un goût très marqué des modes qui rend obsolète l'avant-hier, cette idée de la souillure de l'accumulation du temps, et puis il y a eu la défaite, et il y a eu l'occupation américaine qui a suscité l'envie d'un confort et d'une modernité à l'occidentale. A Tôkyô, il ne reste presque plus de maisons japonaises « traditionnelles » avec leurs alcôves

pour disposer objets précieux et rouleaux peints, et le changement dans l'habitat a certainement eu des répercussions, non seulement sur le mode de vie, mais aussi sur le goût des gens. Les adeptes de la cérémonie du thé ou de l'art des fleurs – en grande majorité des femmes – collectionnent les objets qui s'y rapportent, mais ne semblent pas être des habitués des puces. Selon les brocanteurs, les femmes achèteraient plutôt ces objets dans des boutiques chères, recommandées par leurs professeurs. Bourdieu faisait remarquer il y a bien longtemps que c'étaient les bourgeois qui non seulement avaient hérité plus souvent que les autres classes sociales une partie de leur mobilier, mais achetaient également leurs meubles chez des antiquaires ⁶. Le terme de bourgeois n'a guère de sens au Japon où le sentiment d'appartenir à la classe moyenne semblait être partagé par les trois quarts de la population jusqu'à l'éclatement de la bulle économique ⁷. Il semble donc nécessaire de penser les choses de manière différente.

Mes parents faisaient partie de cette bourgeoisie française et aimaient aller chez les brocanteurs et les antiquaires de province. Hormis les vacances, l'achat d'objets anciens faisait même la plus grande part de leur budget détente. Ils n'allaient pas au concert, ils n'allaient pas au théâtre, ils ne fréquentaient pas les restaurants, mais ils s'autorisaient le plaisir de l'acquisition d'objets. Les objets, cela reste : il ne s'agissait pas seulement d'un plaisir égoïste et fugace, ils constituaient un petit patrimoine pour leurs deux filles. Toutefois, je ne les ai jamais entendus parler des brocanteurs qu'avec une forme de suspicion. Les marges énormes qu'ils faisaient parfois à la revente sur les objets achetés devaient sembler à ces deux fonctionnaires intellectuels et catholiques, injustes si ce n'est malhonnêtes. Ils ne voulaient pas qu'ils entrent à la maison (il faut dire pleine à craquer d'objets et de meubles, de façon presque indécente). Avant d'arriver pour la première fois au Japon, je n'avais jamais fait la moindre acquisition ni chez un brocanteur, ni dans un marché aux puces. Pourtant, même si j'étais très fauchée à l'époque, je sais que dès ma première visite au marché de Tôgô j'ai acheté quelque chose. Quoi, ça je ne m'en souviens plus, pas d'objet mythique fondateur en ce qui me concerne, une bricole quelconque sans doute mais qui pour mon regard tout neuf ne devait pas l'être. Chassez l'éducation et elle revient au galop ? Au début le Japon m'était exotique, et en achetant de vieilles choses je marquais sans doute mon désir d'incorporation, d'appropriation culturelle. Curiosité et envie d'acculturation ont depuis fait place à ce qui me semble être quelque chose de l'ordre du simple goût, pourtant bien difficile à définir. La visite des marchés aux puces à Tôkyô est pour moi une sorte de sortie culturelle qui me fournit en même temps le plaisir de bavarder avec des gens, l'achat d'objets n'est pas un but premier. Nous reviendrons une autre fois plus en détail sur les motivations à venir sur ces marchés de la part du public japonais.

⁶ Pierre Bourdieu. *La distinction*. Paris. Editions de minuit. 1979. p.85

⁷ La bulle a duré de 1986 à la fin de 1990. Son explosion s'est prolongée pendant plus d'une décennie.

Une atmosphère

A chacun de mes séjours au Japon, j'ai donc fréquenté ces lieux dont je ne cesse d'apprécier l'atmosphère, en marge, paisible, et qui permet de profiter du charme du changement des saisons. Or des ginkgos ou rougeoiement des érables l'automne, pâleur foisonnante des cerisiers au printemps, bleu et rose des ombelles et des boules des hortensias à la saison des pluies... Mais aussi vent glacial pendant l'hiver, scie des cigales dans la moiteur étouffante l'été où, dès qu'on est à l'ombre, on se fait attaquer par de surnois moustiques. Souvent des notes s'échappent d'une guitare apportée par un marchand, parfois le son d'un accordéon ou d'une trompette essayés par un client. Un radio-cassette qui passe de vieilles mélodies nostalgiques. L'hiver certains bricolent des *kotatsu* : coincée sous le plateau d'une table, une couverture empêche la déperdition de chaleur d'un poêle à fuel. Entre onze heures et midi, on sort les boîtes-repas. Des thermos coule le thé ou le café, à moins que l'on ne boive directement dans des canettes achetées à un distributeur automatique. Les marchands sont assis sur des fauteuils pliants, mais souvent un deuxième fauteuil vide attend la personne qui aura envie de s'installer pour discuter ou à défaut une boîte de rangement est vite sortie pour servir de tabouret.

Il n'y a pas qu'à Disneyland que le ciel est censé être toujours radieux, un des adjectifs stéréotypé pour désigner les marchés « en plein air » est celui d'*ao-zora*, sous « le ciel bleu ». Si l'image est forcée, elle n'est pas non plus complètement hors de la réalité car ces marchés sont annulés en cas de pluie. Et même si les *tekiya* ont été évincés de ces manifestations, elles continuent à être aussi désignées par le joli terme traditionnel de *roten*, les « boutiques de la rosée ».

Des hommes

En raison de tout ce temps passé dans ces brocantes, ces puces, ces marchés sous le ciel bleu, ces boutiques de la rosée, j'ai appris à connaître certains marchands. C'est de quelques-uns d'entre eux que je parlerai ici ⁸. Une approche plus analytique fera l'objet d'un prochain article.

Camion et démolition

Avec sa queue de cheval et quelques dents manquantes, Negishi Mitsuhiro a un air de baroudeur. Il est né en 1945. Son père me dit-il, « travaillait pour l'armée d'occupation américaine ». Après le lycée, il s'est essayé à différents jobs, a pas mal entraîné, puis est devenu chauffeur de camions. Au retour, quand son camion était vide, il allait voir des ferrailleurs

⁸ J'ai essayé de rester au plus près de ce qu'ils m'ont raconté sans chercher à « vérifier » leur version des choses. J'adresse mes remerciements à Takaoka Tadao, jeune brocanteur après avoir travaillé dans l'édition pendant plus de trente ans, pour m'avoir fourni le texte d'une conférence. Il existe un grand nombre de publications sur les brocantes, mais il s'agit de guides touristiques ou de manuels didactiques sur les objets, je n'en ai pas tenu compte ici.

(*kuzuya*) et récupérait auprès d'eux de vieilles machines agricoles ou des appareils électro-ménagers pour les réparer. Le bricolage, il adore, il est capable de réparer n'importe quelle machine à moteur pourvu qu'il n'y ait pas de circuit intégré, comme de faire à peu près tous les travaux nécessaires dans une maison. Sa préférence en ce qui concerne les objets va aux outils qui ont des lames, il éprouve beaucoup de plaisir à polir l'acier. Ses activités ne se limitent donc pas à la brocante, mais s'étendent à divers travaux de bricolage, des chantiers. La carte de Negishi affiche sans façon, en anglais : Junk Club. Sa boutique dans le département de Saitama est ouverte depuis près de trente ans. On la reconnaît de loin en raison d'une montagne d'un invraisemblable bric-à-brac qui s'est accumulé devant elle. A l'intérieur, c'est aussi assez encombré. Il avait l'intention de faire de sa boutique une brocante-salon de thé. Sa femme aurait pu y vendre les patchworks qu'elle fabrique. Le rêve aurait été d'y tenir des réunions pour parler antiquités (*kottô dangi*). Dans cet esprit il a acheté beaucoup de livres, mais les choses se sont amassées sans qu'il s'en rende compte, et le comptoir et les tables qu'il avait construits pour le salon de thé sont ensevelis sous des trucs divers. Les bouquins doivent aussi être quelque part là-dessous. Au début, il faisait le tour des vieilles maisons de la région en demandant si les gens avaient des choses à vendre ou dont ils auraient voulu se débarrasser. Même maintenant, il ne va qu'une ou deux fois par an dans des ventes aux enchères (*seriichi* ou *ichiba*), car il travaille principalement avec les ouvriers des entreprises de démolition (*kaitaiya*) qui récupèrent des objets dans les maisons qu'ils ont à détruire. Il n'est à sa boutique que le mercredi, les autres jours il fait des travaux ou va dans différents marchés aux puces, quatre ou cinq fois par mois. Aime-t-il les marchés aux puces ? Oui, beaucoup, « on y est libre, il n'y a pas de relations verticales, on peut parler avec beaucoup de gens ». Il est allé cinq fois aux Etats-Unis pour y chercher de la marchandise. Il y avait notamment acheté des emblèmes de voiture, revendus chers au Japon. Mais son dernier voyage date d'il y a une dizaine d'années car maintenant, il y a plein de professionnels japonais aux USA... Negishi pense que l'âme de celui qui offre de l'encens à une statue bouddhique, passe dans la statue. S'il doit en vendre un jour, il fera d'abord faire un rite conjuratoire. Une fois, il a dormi avec des camarades dans une maison qu'ils allaient démolir. Il y avait un *butsudan*, et un de ses compagnons a frappé le bol de prière comme c'est l'habitude. Cette nuit-là un militaire lui est apparu en rêve, et s'étant renseignés le lendemain, ils ont appris que les mânes de deux militaires tués à la guerre se trouvaient dans le *butsudan*. Un moine a été appelé pour faire un rite de conjuration, et c'est seulement après qu'ils ont détruit la maison. Les objets d'antiquités, me dit Negishi, sont tous des objets ayant appartenu à des morts, mais si on commençait à y penser, on ne pourrait plus travailler...

Yomogita Yoshinori, né en 1940, ne serait plus Yomogita sans sa moustache en favoris. Il est inenvisageable de la raser, elle plait trop aux femmes. Son épouse a toujours travaillé à ses côtés, et me dit-il, c'est elle le boss. Son père était cheminot, et lui-même dit avoir fait

beaucoup de choses « pas bien » après l'école obligatoire. Pendant longtemps, il a fricoté avec les *yakuza*, dans le domaine du jeu. Travaillant dans la démolition, il a vite compris que les objets qui étaient abandonnés dans les maisons pouvaient se vendre et il fait les puces depuis une trentaine d'années. Il y va maintenant sept ou huit fois par mois (il est d'ailleurs l'organisateur de deux marchés) sinon il reste dans sa boutique et va deux fois par mois dans des ventes aux enchères ou achète à d'autres professionnels sur les puces. Il a peu de nouveau clients (*ichigen*), la plupart sont des habitués et il fait l'acquisition de ce qu'il pense devoir leur plaire. Sa femme et lui-même aiment les pots, les objets liés à l'alcool (il semble être un sacré buveur). Ce qui l'intéresse : les vieilles choses et les femmes.

L'aventurier

Kôno Hisao, organisateur (*kaishu*) de la brocante du temple Arai yakushi qui se tient tous les premiers dimanches du mois, a mené une vie pour le moins mouvementée. Il est né en 1946. Sa mère avait été vendue à l'âge de 12 ans par son grand-père « pour aller travailler ailleurs ». Elle en avait 16 à sa naissance, et il a été élevé par un grand-père cruel, couvreur de toits de chaume de son métier. Après avoir été martyrisé pendant toute son enfance, il n'avait qu'une idée, quitter la maison. C'est ainsi qu'à 16 ans il est devenu un *chinpira*, un petit *yakuza*, et a parcouru tout le Japon en allant, de fête en fête, vendre dans les sanctuaires de la barbe à papa ou des masques en plastique pour les enfants. A 20 ans, il s'est dit que cette vie n'était pas un métier, d'autant qu'il venait de rencontrer des problèmes avec des *yakuza* d'une bande adverse. Il a donc décidé de disparaître en emportant les sabres de sa bande, qui étaient entreposés chez lui. C'est ainsi qu'il est devenu antiquaire, spécialisé dans les sabres. Un vieil antiquaire de son village natal lui a expliqué les rudiments du métier et comme il n'avait pas de casier judiciaire il a pu obtenir la licence permettant le commerce des choses anciennes (*kobutsushô menkyô*). Au début, il a fait le *hatashi*, c'est à dire qu'il achetait des sabres dans une vente pour les revendre dans une autre, forme la moins considérée de la profession. Au bout de dix ans, il en a eu assez du monde des sabres et de ces ventes où on les trouve qui rassemblent des *yakuza* et des gens d'extrême-droite. Son intérêt s'est alors tourné vers les céramiques et les porcelaines. C'était autrement plus difficile que de vendre des sabres, surtout si on ne s'intéresse pas seulement à la porcelaine d'Imari mais aussi aux objets de la cérémonie du thé. Il a acheté des livres, est allé dans des musées, a appris sur le tas. La télévision parlait souvent du Vietnam en guerre. Il a pensé qu'il y avait certainement moyen de se faire de l'argent en allant dans un pays dangereux. Un manuel de langue en poche, il s'est mis à fréquenter un bar de la base américaine de Saitama, pour apprendre l'anglais. Au Vietnam, il a acheté des porcelaines 300 yens pour les revendre 30 000 yens au Japon en les faisant passer pour des objets japonais. Lors de son dernier voyage il a perdu tout ce qu'il avait acheté. Une partie avait été envoyée par bateau. Le bateau a coulé. Il avait gardé les objets les plus précieux avec

lui, mais tout le monde cherchait à s'enfuir, l'avion était bondé, on refusait tous les bagages pour prendre plus de passagers.

Il a connu sa femme actuelle au Vietnam, mais depuis quinze ans, bien qu'ils vivent dans la même maison, ils ne se rencontrent et ne se parlent jamais. Kôno est aussi allé au Mexique, toujours à l'affût de choses à acheter. Un premier séjour l'a convaincu de la nécessité de savoir l'espagnol. A la recherche d'une Mexicaine, il s'est mis à fréquenter Roppongi, le quartier des boîtes de nuit. Il y a trouvé une Espagnole qui heureusement lui a présenté une amie mexicaine. Il a passé un an au Mexique avec elle en envoyant des choses à vendre au Japon. De retour au Japon, il a rencontré une Américaine qu'il a fréquentée pendant quatre ans. Avec elle, il a vendu des kimonos (à des femmes de militaires américains) et des céramiques. Cela fait plus de trente ans me dit-il, qu'il fréquente les puces d'Arai yakushi. Le responsable était un homme d'extrême droite, peu apprécié des autres brocanteurs. Il travaillait pour lui en encaissant le prix des emplacements (*shobadai*) et avait ainsi l'occasion de parler à tout le monde. Il y a quinze ans environ, le chef du temple ayant accédé à un échelon supérieur dans la hiérarchie bouddhique, le responsable du marché a voulu demander une grosse somme d'argent à chaque brocanteur, sous prétexte de faire une offrande au moine en célébration de sa promotion, mais il avait l'intention d'en détourner une grande partie à son profit. Kôno a fomenté un coup d'état. Le moine était de son côté. Cela a marché et il a pris la place du *kaishu* auquel il a donné pendant deux ans de l'argent en dédommagement. *Kaishu*, c'est une responsabilité, mais aussi une position lucrative. Kôno demande 8 000 yens de *shobadai*, aux soixante brocanteurs qui viennent en moyenne sur le marché, paye trois brocanteurs pour l'aider, notamment pour garer les voitures. Il donne au temple une offrande pour le remercier de prêter les lieux, mais le montant de cette offrande lui laisse tout de même un revenu important. Depuis 23 ans, il a une boutique dans l'arrondissement de Nakano. Maintenant, il ne va plus aux enchères et s'approvisionne auprès des autres brocanteurs ou des gens qui viennent lui proposer des choses dans sa boutique. Son garage lui sert d'entrepôt. Sa clientèle n'est pas une clientèle d'habitues (*jôren*). Il passe ses après-midi à la boutique où il regarde la télévision ou bien joue du blues à la guitare. Sa collection d'emballages et de contenants ayant trait au commerce, des années 1900 à 1930, est aussi exceptionnelle qu'amusante.

Les anciens sarariman

Kinoshita Hisamori, 67 ans, vend exclusivement des céramiques et de la porcelaine d'Imari, sa spécialité. Il a suivi l'exemple de son père qui était un salarié d'entreprise, et après des études universitaires, il a lui-même travaillé dans une banque jusqu'à l'âge de 56 ans, âge auquel il a pris une retraite anticipée pour s'occuper de sa mère devenue sénile. A ce moment là, il a commencé par donner un coup de main à un camarade spécialiste d'Imari, pendant six mois environ. Il a trouvé ça amusant et a décidé de continuer. Depuis il se rend dans des brocantes

quatre fois par mois, ainsi qu'à des foires aux antiquités quatre fois dans l'année. Une fois par semaine, il va dans une salle des ventes, mais il achète aussi aux particuliers qu'il a connu sur les brocantes. Il n'a pas de boutique et stocke la marchandise dans un entrepôt qui est dans le jardin de sa maison à Kawagoe. Il insiste sur le fait que la brocante, ce n'est pas un véritable travail pour lui, mais une sorte de job d'appoint, un amusement, car il touche par ailleurs une retraite. Il se trouve beaucoup plus heureux que dans son ancien travail à la banque, car il n'a pas de supérieur hiérarchique. Il est très content de m'expliquer qu'on apprend beaucoup de choses en faisant ce travail. Par exemple, autrefois, me dit-il, il n'y avait pas d'assiettes dépassant 7 *sun* de diamètre (1 *sun* = 3,03cm), car plus grandes elles n'auraient pas tenues sur les plateaux utilisés avant l'apparition des tables.

Un autre retraité heureux est Uchigaki Masahiro. Né en 1947, il a travaillé pendant quarante ans pour un constructeur automobile. De mécanicien au départ, il a fini par travailler à l'administration. Au sanctuaire de Yasukuni, c'est le spécialiste des horloges de l'ère Meiji ou Taishô. Il achète principalement sur le net, répare les horloges et les vend. Cela fait deux ans qu'il vient tous les dimanches à Yasukuni. Il pense qu'il a été trop occupé autrefois, avant la retraite. C'était son rêve depuis longtemps de mener la vie qu'il a aujourd'hui. Les vieilles horloges sont écologiques, elles n'utilisent ni piles ni électricité. Il trouve la répétition du même mouvement reposante et bien de devoir les remonter à la main. C'est la « *slow life* ». Quand il était petit, il y avait une horloge chez lui, de marque allemande. C'était son rôle de s'en occuper et de la nettoyer au moment du nouvel an. Il a toujours cette horloge, et après lui, ce sera à son fils d'en prendre soin.

Edamura Eiji, 68 ans, a lui aussi été un salarié pendant la plus grande partie de sa vie, mais ne cache pas que pour lui, les puces, c'est un plaisir, mais aussi une nécessité. Après avoir travaillé pendant 37 ans pour un constructeur automobile, il a pris une retraite anticipée car sa femme était tombée malade. Affligée d'un délire paranoïaque, elle était persuadée qu'il la trompait. C'était faux, mais il a pensé que s'il passait tout son temps avec elle, cela irait mieux. Depuis quelques années, tous deux s'intéressaient aux antiquités et ils avaient acheté en un lot une montagne de choses qui étaient entreposées dans le jardin d'un brocanteur. Il s'est mis à lire, à fréquenter les musées, a pris la licence d'antiquaire et a loué une boutique à Omiya en s'approvisionnant dans les ventes aux enchères, auprès des clients ou d'autres brocanteurs. Au bout de trois ans, il a cessé d'aller dans les ventes aux enchères : « on est pris toute la journée et on ne trouve pas toujours ce qu'on veut, mais c'est utile pour apprendre ce qui se vend et les prix » (lors des ventes aux enchères, les objets ne sont pas exposés avant la vente). Sa femme est morte. Il a fermé sa boutique : les clients n'y venaient pas. C'est d'ailleurs ce que me répètent tous les brocanteurs : contrairement à ce que l'on serait enclin à penser, à la différence d'une poissonnerie ou d'une librairie, la boutique du brocanteur ne sert pas à vendre, mais à acheter et à stocker les objets. Avec de la chance, les gens du quartier la repèrent et y viennent

quand ils ont quelque chose dont ils veulent se débarrasser. Certains brocanteurs essaient d'activer le processus en mettant des prospectus dans les boîtes aux lettres. Pendant cinq ans, Edamura a travaillé auprès d'handicapés mentaux pendant la journée, mais il a été remplacé par un jeune et n'a plus maintenant que les marchés aux puces comme source de revenus. Il y va donc huit fois par mois, car il a contracté des dettes importantes, entre autres au moment de la maladie de sa femme. Il entrepose ses objets chez lui et dans ses deux voitures. Pour l'une d'elles il n'a pas fait faire la révision annuelle obligatoire, et elle lui sert uniquement d'entrepôt. Son goût le porte vers les céramiques et les porcelaines ainsi que tout ce qui entoure la calligraphie, mais il vend ce qu'il a trouvé. Le nom de sa raison sociale, Wanwan, la « baie des bols », permet un jeu de mots en japonais avec « toutou » qui lui est homophone, et il met aussi en vente quelques effigies de chiens. Sa carte de visite affiche sa philosophie. « Antiquités : – Saveur du fait main des gens d'autrefois, découvertes qui transcendent le temps – Choses qui vous procurent des stimulations, des émotions, des plaisirs tout au long de la vie – Richesse de la rencontre avec les autres, les objets, soi-même ». Aux puces, on entend souvent Edamura fredonner en écoutant de vieilles chansons qu'il a téléchargées sur son portable. Il dit que cela lui fait vraiment plaisir quand des clients apprécient ce que lui a même trouvé beau, mais ajoute que la moitié des gens de la profession ne s'intéresse qu'à l'argent.

L'homme des champs

Le père de Koremura Tadashi tenait un commerce de bric à brac et s'intéressait beaucoup à l'histoire régionale de Shizuoka, aussi Koremura, 50 ans cette année, a toujours été entouré de vieux objets et a acheté sa première antiquité, une assiette d'Imari, quand il était à l'école primaire. Après le lycée, il est monté à Tôkyô et a travaillé jusqu'à 24 ans environ au centre de tournage de la société Tôei. Puis il a commencé à travailler sur des fouilles archéologiques, au début pour la ville ou l'arrondissement de Shinjuku et maintenant, en free lance, pour une société de construction. Il y a 25 ans, il était rare de s'intéresser aux vestiges de l'époque d'Edo, aussi n'a-t'il pas eu de professeur mais a beaucoup appris en allant chez les antiquaires. Comme les fouilles l'occupent plusieurs mois dans l'année, il a dû abandonner la boutique qu'il avait louée pendant un temps. Il va une ou deux fois par mois dans des puces, selon ses disponibilités. Il s'approvisionne sur place, rarement dans des ventes aux enchères, et va deux fois par an en Corée pour acheter des céramiques. Il se débarrasse aussi d'objets achetés quand il avait une vingtaine d'années. Voilà plus de dix ans qu'il vient aux puces d'Arai yakushi comme vendeur, (avec juste une petite voiture de tourisme car il n'apporte jamais beaucoup d'objets et uniquement des céramiques ou des porcelaines), mais autrefois il y venait en client. Le travail dans son champ, à Machida, où il fait de l'agriculture biologique, l'occupe aussi beaucoup. Il apporte parfois des légumes sur la brocante d'Arai yakushi et

envoie deux fois par mois, sauf l'hiver, des légumes à un restaurant de Tôkyô. Cette année, il loue pour la première fois une rizière pour y cultiver son propre riz. Koremura est un homme heureux : son travail est confondu avec son plaisir.

Le trompettiste, le sushi-ya et le coureur cycliste

On reconnaît de loin Soai Michitaka à sa salopette bleue de mécanicien. Alors que la plupart de ses confrères semble vouloir faire le panégyrique de la vie de brocanteur, lui grommelle dans un sourire qu'il n'y trouve pas grand chose de bon. Les puces permettent certes de rencontrer plein de gens différents, mais dans le fond, n'est-ce pas la même chose avec tous les boulots ? Malgré ses soixante-sept ans, c'est un brocanteur débutant, il a commencé il y a un an. Né à Hiroshima où son père était enseignant, il y était lors de la bombe et en garde de petites séquelles. Il s'était inscrit à Tôkyô dans une fac de sciences (en tant qu'irradié, la chimie, ça l'intéressait), mais a fini par obtenir son diplôme en sociologie. Il a bifurqué en cours de route, car il y avait moins de travail en socio, et cela lui laissait plus de temps pour jouer de la trompette. Sa licence en poche, il a commencé une carrière de musicien de jazz. Sa principale source de revenus provenait de la télévision, en tant qu'accompagnateur de chanteurs. Mais le play-back devenant la norme, la télévision n'a plus engagé de musiciens, et il a dû déposer, si ce n'est les armes, du moins sa trompette, en 1978. Son frère vendait des voitures d'occasion, il s'est mis à travailler avec lui, jusqu'à ce qu'il arrête, il y a quatre ans, car il ne voulait plus de cette collaboration. Pourtant, les voitures, il trouve que c'est ce qu'il y a de mieux. Il a essayé différents métiers, mais ça n'a pas marché. Sur la carte de visite qu'il me donne, il y a écrit : Eco Life. Quand il l'a fait imprimer, il voulait vendre des piles et des panneaux solaires, mais, par manque de fonds, le projet n'a pas pu être réalisé. Il a gardé la carte. Il va sur les puces huit à dix fois par mois et s'approvisionne dans les ventes aux enchères où il va au moins une fois par semaine. Il achète aussi aux autres brocanteurs sur les marchés en essayant d'imaginer ce qui pourrait bien plaire aux clients parce que lui, les antiquités, ça ne l'intéresse pas spécialement.

Difficile de résister à Kanno Masakatsu, quand il lance à un étranger intéressé par un objet un « very nice ! » avec un sourire aussi enjôleur que désarmant. Je crois qu'il ne sait pas beaucoup plus d'anglais que ce « very nice », au demeurant très persuasif. Entrepreneur dans l'âme, il a lancé le marché aux puces du sanctuaire de Tanashi en 1998, marché qui a existé 6 ans, et est l'initiateur du marché du sanctuaire de Yasukuni qui dure depuis 1997. Le sanctuaire de Yasukuni, érigé en 1869 pour y célébrer les âmes de ceux qui étaient morts pour le pays, est l'objet de nombreuses polémiques car il y célèbre également des criminels de guerre. Le moins que l'on puisse dire c'est que c'est un lieu qui véhicule une image nationaliste. Kanno semble n'y avoir vu qu'une opportunité pour convaincre l'administration du sanctuaire d'accepter que s'y tiennent tous les dimanches des brocantes, une occasion de faire apprécier les vieilles

choses japonaises, d'éprouver de la nostalgie. Il distribue aussi des prospectus en anglais dans les hôtels alentours. Né en 1949 dans le Tōhoku, il est parti après l'école obligatoire pour Kobé, où il a travaillé comme docker pendant dix ans. Ensuite, il est monté à Tōkyō, a été embauché dans une société de crédit, s'est marié avec la soeur du patron qui lui a prêté de l'argent et il a ouvert un restaurant de sushis. En 1988, il a décidé de laisser tomber les sushis dont il était fatigué et qui ne marchaient plus très bien. Les chaînes bon marché où les sushis défilent devant les clients sur un petit tapis roulant (*kaiten-zushi*) proliféraient. Il a pris une licence d'antiquaire, il aimait les vieilles choses depuis longtemps. Quand il avait une douzaine d'années, alors qu'il cultivait la terre, il avait trouvé dans le sol une garde de sabre, l'avait apportée à un forgeron qui lui en avait donné 50 yens. Et puis il aimait les armures et en avait mis en décoration dans son restaurant. Lors de la fête de sa ville natale, Sōma, il porte lui-même l'armure, et il en avait acheté pour en vendre à d'autres participants de la fête. Au début, il a acheté et vendu exclusivement dans les ventes aux enchères pour apprendre le métier. Mais comme vendre de professionnel à professionnel ne génère pas beaucoup de profit, au bout de deux ans, il s'est mis à fréquenter les marchés aux puces de Tōkyō et de province. Maintenant, il ne se rend qu'au sanctuaire de Yasukuni, mais tous les dimanches. Sa boutique lui sert principalement d'entrepôt. Tous les matins il s'affaire en quête d'objets à acheter, dans des ventes aux enchères, mais aussi auprès de particuliers. Il vend de tout et insiste sur le plaisir de toujours découvrir des choses nouvelles.

Sur l'un des côtés de la carte de visite de Miyazawa Takao (né en 43), on voit une photo couleur d'un fier coureur cycliste, sa profession pendant trente-cinq ans. Voyageant dans tout le Japon pour participer à des courses cyclistes, il a écumé les antiquaires et les brocanteurs. Il ne sait pas d'où ce goût lui est venu, mais avant une compétition, cela l'apaisait d'avoir un vieil objet sous les yeux. Depuis toujours, il fréquentait les puces et quand Kanno lui a proposé, il y a dix ans, de venir tenir un stand à Yasukuni, il a tout de suite accepté. Il se rend sur cinq lieux différents de marchés tous les mois. Il n'a pas besoin des puces pour vivre, sa retraite de sportif est bonne. Mais les puces lui plaisent : il fait froid, il fait chaud, c'est dans la nature, on rencontre des gens. Ce qui l'amuse le plus, c'est la recherche de choses à acheter. Quand il se balade dans de vieux quartiers, il n'hésite pas à demander aux gens s'ils n'ont pas quelque chose à vendre. Il a aussi un important réseau de relations sociales, il va au gymnase, travaille en bénévole à la mairie. Tous ces gens savent qu'il travaille dans les antiquités, et quand ils ont quelque chose à vendre, ils viennent le trouver. Il ne va plus aux enchères. Comme il a l'esprit de compétition, qu'il n'aime pas perdre, la situation des enchères, pour lui, eh bien c'était une catastrophe. Quand il achète aux puces, sa stratégie est de déterminer la spécialité du vendeur, et de s'intéresser à ce qui n'en fait pas partie. Bois, métal, tout lui fait envie. Il aime les objets de petite taille, ce n'est pas très grand chez lui, et donc il peut en avoir beaucoup.

« Il n'y avait que ça »

Hosoda Makoto a 55 ans. Après le lycée, il est entré dans la société de son père qui tenait un commerce de vente en gros pour les snacks. A la mort de son père, quatorze ans plus tard, il a tout laissé tomber, comme ses autres frères qui y travaillaient, et a zoné pendant deux ans. Puis il est allé à Sacramento où un de ses frères s'était installé pour passer son permis de pilote d'avion. Là-bas, il a rencontré un autre Japonais qui achetait aux USA des tourne-disques et des montres pour les revendre au Japon. Il lui a donné un coup de main en faisant le chauffeur, et c'est ainsi que lui-même s'est lancé dans le métier. Avec des hauts et des bas. Il lui reste des objets achetés aux USA il y a vingt ans, des clubs de golf par exemple. A court d'argent, il a dû travailler à nouveau comme salarié pendant deux ans. Mais ça n'allait pas, il n'aime pas être au service de quelqu'un, alors il s'est dit que décidément, les antiquités, pour lui, il n'y avait que ça. Pendant les huit premières années, il s'est approvisionné en sonnant aux portes des vieilles maisons du département de Saitama, ou en demandant aux gens qui travaillaient dans les champs s'il n'avaient pas de vieilles choses dont ils ne voulaient plus, et il revendait ce qu'il avait acquis dans des ventes aux enchères. C'est ainsi qu'il a fait son apprentissage. Puis il a pris une boutique à Itabashi-ku et fréquente maintenant des puces cinq ou six fois par mois, des ventes aux enchères une ou deux fois, le reste du temps il est dans sa boutique. Parfois des gens viennent lui vendre des choses, sinon, il y boit du thé avec des voisins. Il est content d'être libre de son temps, mais trouve que la conjoncture économique est rude. Célibataire, il se sent aussi un peu seul.

Les amateurs de peinture

Masuda Shin, 63 ans, vend des objets de toutes sortes mais il est connu pour être le spécialiste des *kokeshi* aux puces de Yasukuni. Les *kokeshi* sont des poupées en bois, un corps cylindrique et une boule pour la tête, originaires du nord du pays. Leur fabrication a commencé il y a environ 150 ans. Au début, il les vendait toutes à 1000 yens mais depuis qu'un collectionneur lui a proposé 5000 yens pour l'une d'entre elles, il s'est intéressé à leur variété. Comme les poupées sont très stylisées, ce qui l'amuse ce sont les infimes différences d'un artisan à l'autre. Il a créé une base de données réunissant 750 noms de créateurs de *kokeshi* et est inépuisable sur le sujet. Après avoir fait ses études dans la prestigieuse université Keiô, Masuda a repris l'entreprise familiale, cinq librairies, dans le département d'Ibaraki. Il avait reçu une subvention de la ville pour restaurer sa maison, très ancienne puisqu'elle date de 1888, et en contrepartie, on lui avait demandé d'y donner accès au public. Il avait alors eu l'idée d'ouvrir une galerie de peinture. Il peignait lui-même, mais me dit-il, en se faisant tout de suite influencer par les expositions qu'il voyait. La galerie a donc été ouverte, au milieu des vieux meubles et objets de la maison. Des clients lui demandaient le prix de ces vieilles choses, et comme il répondait que ça, ce n'était pas à vendre et que les gens n'étaient pas contents, il a

commencé à aller à des ventes aux enchères pour s'approvisionner sans vendre le fond familial. C'est ainsi que la galerie de peinture est devenue une boutique d'antiquaire. Au début, il achetait surtout de la porcelaine d'Imari, non pas parce qu'il l'aimait particulièrement, mais parce que c'était ce qui se vendait le mieux et parce que les porcelaines sont faciles à dater. Quand il a divorcé de sa femme, il a, me dit-il, dû fermer les librairies pour s'occuper de sa vieille mère qui était auparavant à la charge de son épouse. La boutique d'antiquaire n'a jamais très bien marché, il faisait parallèlement des puces de province, et quand, il y a une dizaine d'années, sa mère est venue s'installer chez sa soeur à Tôkyô, il a fermé sa boutique, et a commencé à venir tous les dimanches à la brocante du sanctuaire de Yasukuni, comme ça, il pouvait passer la voir au retour. Maintenant, il ne va plus aux enchères, on ne sait jamais ce qu'il va y avoir et puis il y a beaucoup d'objets qui n'ont pas pu être vendus ailleurs. Il se fournit le matin auprès des autres brocanteurs. Quand il n'est pas aux puces, il reste chez lui à s'amuser avec son ordinateur. Son travail actuel lui plaît beaucoup plus que les librairies : dans le fond il ne lisait pas tant que ça. Il apprécie le fait qu'aux puces, il n'y ait personne pour se plaindre, et d'être entièrement responsable, de l'achat d'un bon objet comme d'un faux. La seule chose qu'il trouve pénible, c'est de déballer, de remballer, de mettre les choses dans le camion et de les en sortir.

Une des particularités du sanctuaire de Yasukuni, c'est que des cars y viennent déverser des touristes. Ceux-ci ne peuvent s'attarder aux puces et n'ont pas la place pour acheter des objets encombrants, mais ils achètent des petits cadeaux à rapporter en souvenir à leurs amis de province. C'est la raison pour laquelle on trouve à Yasukuni, davantage que dans les autres marchés, en plus des antiquailles habituelles, des bricoles à 1 000 yens ou moins. Masuda vend aussi des *netsuke* miniatures chinois, des bracelets de perles de différentes pierres montées sur élastique, auxquelles des vertus propitiatoires ou apotropaïques sont attribuées (c'est une mode récente), et des breloques, formées de grappes de piments rouges en verre. Ces piments en verre sont faits en Chine, où les piments véritables sont parait-il des porte-bonheur, mais absolument pas les objets en verre qui ne sont que purement décoratifs, me dit Masuda. Un de ses amis a pensé à en faire des breloques vendues comme amulettes, en ajoutant, cerise sur le gâteau, un argument de vente : si un petit piment tombe et est perdu, il emporte avec lui un malheur qui sinon se serait attaché à la personne. Ce qui compte c'est d'avoir une idée, me fait Masuda, l'oeil malicieux. Voilà en tout cas un exemple concret du renouvellement de la tradition.

Kizaki Yukio, 60 ans, l'oeil vif sous une permanente frisée, aime bien boire pendant la journée. Après le lycée, il est *sarariman* pendant cinq ans, fait le jardinier, est employé chez un marchand de chaussures, dans une boutique de jeans, avant de commencer à travailler dans l'immobilier en 1977. Il divorce, passe un an dans une première société où il gagne cinq fois le prix du meilleur vendeur qui était délivré tous les mois, se remarie, fait un passage éclair dans

deux autres sociétés puis travaille neuf ans de suite dans la même avant d'ouvrir sa propre agence immobilière en 1987. Sa spécificité est de chercher des terrains à vendre pour des professionnels. Peintre amateur lui-même, depuis longtemps il achetait par goût des tableaux chez des brocanteurs. Quand il en a eu plus de cent, il n'avait plus de place pour les entreposer et il a commencé à les vendre aux puces, sans prendre de patente, en utilisant le stand d'un camarade. Ces peintures se sont révélées être très faciles à écouler : il les avaient achetées parce qu'elles lui plaisaient, et il lui était aisé d'en faire l'article. Au bout de quatre ou cinq ans, il a pris sa licence, soit il y a une douzaine d'années. Il s'était un peu lassé des peintures et s'était aussi rendu compte qu'il vaut mieux avoir une marchandise variée pour arrêter le chaland. Il s'est donc mis à acheter un peu de tout, même si sa préférence va aux bols de la cérémonie du thé et aux statues. Au début, il fréquentait plusieurs marchés aux puces, mais fort du fait que les marchands qui ne vendent pas sont ceux qui ne renouvellent pas leurs stocks et que les véritables amateurs d'objets font la tournée de tous les marchés aux puces, il a décidé il y a trois ans de ne plus venir qu'au temple d'Arai yakushi, les premiers dimanches du mois. Jusqu'ici, cette année, les antiquités ont été pour lui une source de revenus plus importante que l'immobilier, mais cela reste très aléatoire et il ne fait pas de pronostics sur l'avenir. Sa clientèle est pour une part importante constituée de professionnels. Autrefois, des agences immobilières lui donnaient des informations concernant les maisons qui allaient être détruites, mais maintenant il n'y a presque plus de vieilles maisons recelant de vieilles choses. Il achète directement à d'autres professionnels et va aussi sept fois par mois à des enchères, mais il est fier de dire qu'il n'y est jamais allé pour vendre. Cela veut dire que ce qu'il a acheté a toujours trouvé acquéreur et qu'il n'a jamais été obligé de se débarrasser de la marchandise dans une vente aux enchères. Il n'aimait pas son père, garagiste le jour, tenant un club d'hôtes la nuit, et qui passait la moitié du temps en famille et l'autre avec sa maîtresse, mais il se demande s'il n'a pas été influencé par lui. Son père aimait les vieilles choses et avait notamment une collection d'objets érotiques. Kizaki semble être lui aussi très occupé avec les femmes.

Le loser philosophe

J'ai rencontré pour la première fois Nagashima Yasuo en cette année 1982 qui me voyait faire mes premiers pas aux puces. C'était aussi le début de sa vie de brocanteur. J'ai envie de dire à son sujet : jamais vu un brocanteur aussi réussi, comme le libraire du film libertaire de Renoir, *Boudu sauvé des eaux* s'exclamait en découvrant à la longue vue Michel Simon alias Boudu « j'ai jamais vu un clochard aussi réussi ! » Physiquement pourtant, rien ne se prête à la comparaison. Nagashima est un grand type à la distinction émaciée, qui fait grande impression, surtout l'hiver quand il est coiffé d'une toque de fourrure, avec sa barbe courte, maintenant blanchie. Un yéti anémique et spectral. Il est né en 1947. Son père était médecin et

chercheur. Il a deux frères, l'un est linguiste, professeur dans une des plus célèbres universités du Japon, l'autre est médecin. Du vivant de son père, Nagashima m'a déclaré un jour, très pince-sans-rire « il peut être content : trois fils , un universitaire, un médecin, et un « homme d'affaires ». Nagashima est connu de toute la profession pour avoir un mépris atavique pour le commerce. Un de ses fils a reçu il y a quelques années le prestigieux prix littéraire Akutagawa. Après avoir fait une licence d'allemand en sept ou huit ans au lieu des quatre années habituelles, Nagashima a fait l'expérience de différents métiers. Dans le désordre, il a été livreur de journaux, peintre en bâtiment, il a travaillé sur des chantiers de réfection des routes, chez un traiteur où il se souvient d'avoir exclusivement fait griller du saumon. Pendant deux ou trois ans, il a tenu avec des amis un *rokku kissa*, un café où on écoute du rock (il jouait de la guitare depuis le lycée et a eu un groupe qui imitait les Shadows). L'idée de devenir *sarariman* ne l'a même pas effleurée. En 1978 il a ouvert sa boutique de brocante, Niconico-dô, « Je souris », avec un stock de choses uniquement ramassées sur la voie publique et dans la foulée a commencé à aller aux puces, aux sanctuaires Nogi, Hanazono, Tôgô... Pendant toute une année, il a fonctionné avec des objets trouvés dans la rue. Le moindre n'est pas un piano du XVIIIème revendu 150 000 yens. Des particuliers venaient aussi dans sa boutique lui vendre ou lui donner des choses. Ce n'est qu'au bout d'un an qu'il a commencé à aller dans des ventes aux enchères pour s'approvisionner. Maintenant, un peu fatigué, il ne va quasiment plus aux enchères, et ne fréquente plus que la brocante de Kokusai Forum, le troisième dimanche du mois, ainsi que la grande foire aux antiquités qui se tient cinq fois par an à Heiwa-jima. Il y a cinq ou six ans il avait eu l'idée d'installer deux ou trois petites tables dans sa boutique pour en faire un salon de thé avec des expositions artistiques sur l'espace libre des murs. Des amis y venaient pour faire de la musique, mais en définitive cela n'a pas bien marché et il a été obligé d'abandonner sa boutique pour en reprendre une beaucoup plus petite, très loin de la gare de Kunitachi. Son goût va aux objets d'art populaire, aux horloges, aux « choses en bois », aux poupées. Ce qui l'intéresse le plus ce sont les objets étranges, originaux, amusants, auxquels il aimerait bien que les autres reconnaissent la valeur qu'il leur attribue. Des éditeurs se sont intéressés à lui ⁹. Dans un livre sont consignées des anecdotes sur sa vie de brocanteur. Un autre est un recueil de photos intitulé « Une vague collection » qui ressemble à un inventaire de Prévert (qu'il connaît bien sûr). Objets ratés, dépareillés, rafistolés, ne correspondant pas à la norme, ou dont l'accumulation ou la juxtaposition vise à donner un effet surprenant. Il y a une dizaine d'années, il a fait une exposition intitulée : « 23 ans et rien que ça », il y montrait quelques objets qu'il n'avait pas réussi à vendre mais qu'il aimait. Il n'avait envoyé des invitations qu'à cinquante personnes, triées sur le volet. Amateur de musique, de littérature, mais aussi de mangas, Nagashima se retrouve dans la bande dessinée L'Homme sans talent (1986) de Tsuge Yoshiharu (1937-) qui met en scène un loser philosophe. Le personnage devient (sans aucun succès) marchand de pierres décoratives après s'être essayé aux métiers

de la bande dessinée, des appareils photos d'occasion, de la brocante, sans que rien n'ait marché. Le commerce des pierres, « cela ne coûte rien au démarrage alors j'ai pensé que c'était peut-être un métier pour moi »¹⁰...

Des originaux vieillissants

Nagashima illustre bien le brocanteur comme homme de la marge, non conforme à la norme. Que cela soit le résultat d'un choix ou d'une difficulté de parcours n'est en définitive pas important. Tous sont des cas d'exception, il est impossible de dresser un tableau du brocanteur « type ». Chacun exerce son métier à sa façon et les différences sont grandes d'un vendeur à l'autre. Leur point commun est le goût de la liberté (même s'il est parfois d'origine récente), de l'individualisme, de l'absence de contraintes imposées et la détestation de la hiérarchie. Il est difficile de déterminer si certains, élogieux sur leur vie actuelle, ne font pas ainsi de nécessité vertu, mais quoiqu'il en soit, il est certain que la brocante leur a semblé une voie plus viable que d'autres. Tous appartiennent à un monde interstitiel où les lois ne sont pas exactement celles de la société globale, où un certain « brouillard » règne, ne serait-ce que par l'absence de structures rigides et d'horaires, et où c'est le règne de la « débrouille ».

Les hommes dont je viens de parler ont tous plus de cinquante ans. En cela, ils sont représentatifs de l'ensemble de la population des brocanteurs. La majorité des marchands a plus de soixante ans, les cinquantenaires les suivent, puis les plus de soixante-dix ans. Ceux-là abandonnent souvent en raison de l'effort physique que demandent déballage et emballage. Derrière ces destins uniques se profile une certaine image de l'ensemble du Japon ou des changements de la société à l'époque contemporaine. Prolifération des chaînes de restaurant à bon marché qui met en danger les petits commerces (le sushi-ya), avancées technologiques qui privent des hommes de leur travail (le play-back et le trompettiste). Chiches retraites, aléas des professions indépendantes... Il est douteux que les jeunes qui travaillent dans la démolition puissent trouver dans les maisons autant d'objets qu'autrefois. Dans la région de Tôkyô, les maisons de plus de cinquante ans sont devenues rarissimes et maintenant tout le monde est informé par le biais de l'émission télévisée « Expertises en tous genres » que les vieilles choses peuvent avoir un prix. D'une façon générale, tous les brocanteurs se plaignent de la rareté de la marchandise. Quand on parlait du miracle économique japonais, certains ont rêvé de pouvoir gagner leur vie en allant seulement une fois par mois sur un marché aux puces. La belle vie ! Au moment de la bulle, les prix étaient tels que cela n'était pas impossible. Mais avec la crise, les prix ont chuté et ceux qui ont fait des acquisitions au prix fort se gardent de remettre les objets sur le marché, sauf en cas d'extrême nécessité.

9 *Furu dougu Niconico-Doh desu*. Tôkyô. Kawade Shobo Shinsha. 2004. *Nantonaku korekushyon*. Tôkyô. Shinkigensha. 2006

10 Tsuge Yoshiharu. *Munô no hito*. Tôkyô. Shimanaka shoten. 2004. p.353

Beaucoup de choses se vendent maintenant sur Internet. Les marchands que je connais ne mangent pas de ce pain là. Tous me parlent du contact avec la clientèle comme un des plaisirs du métier et aussi de la nécessité de voir les objets « pour de vrai », l'abstraction des enchères de Yahoo ne les intéresse pas. Les clients ont par définition le bon goût d'acheter bien sûr, mais les collectionneurs sont aussi une source d'informations. Négociations et marchandage peuvent être considérés comme un jeu excitant. L'échange humain au moment de la vente permet aussi une sorte de reconnaissance sociale. Ce qui a été choisi par le vendeur a été reconnu par l'acheteur, et le marchand y gagne non seulement de quoi remplir plus ou moins son compte en banque, mais de l'estime de soi, il est conforté dans son goût.

Ce dont il est également question dans ce commerce de vieilles choses, c'est de la nostalgie. J'écrivais au début de cet article que le début des années 80 me semble être une époque charnière en ce sens qu'il restait encore au Japon des mémoires vivantes de l'avant-guerre. Les vendeurs qui ont plus de cinquante ans aujourd'hui sont des personnes qui ont eu connaissance, par l'intermédiaire de leurs parents et encore plus par leurs grands-parents, d'un monde révolu. Aux puces, on trouve peu d'objets extrêmement anciens. Et quand parfois ils le sont, il ne s'agit pas d'objets exceptionnels mais pour la plupart d'objets très ancrés dans la vie quotidienne « d'avant ». En même temps qu'une certaine nostalgie, c'est peut-être le sentiment de posséder une compétence exploitable, l'impression d'un savoir accessible, qui ont entraîné certains sur cette voie.

Le passé proche des hommes nés pendant la guerre ou dans la quinzaine d'années qui la suivent est un passé lointain pour la jeunesse d'aujourd'hui et ne la concerne pas. Crise économique et règne d'Internet, les marchés en plein air ne suscitent plus de vocations chez les jeunes qui doivent trouver d'autres chemins de traverse plus séduisants.